

Le dernier rescapé de L'Espoir nous livre son trésor

ANDRÉ BÉNIT
UAM

Dès le début de son *Non lieu* qu'il dédie à Bernard Chouraqui, Paul Nothomb confie qu'il ne s'agit ni de son testament ni de ses Mémoires. D'emblée, il avertit les lecteurs que sa seule et dernière volonté, au terme de *sa vie brisée en deux*, est celle de léguer à ses frères *un trésor* inestimable et impérissable, découvert *par chance, par hasard*, et parce que sa *mise à l'écart de l'agitation de l'Histoire* lui ménagea du temps *pour réfléchir, pour étudier* (Nothomb, 1996: 17). Il s'agit de la *'somme' provisoire mais non pas 'objective'* de ses recherches sur ce qu'il nomme la *Bible des origines* —les neuf premiers chapitres de la Genèse— et la *formidable révolution de notre conception du monde qui en résulte* (ib.: 18).

Né en 1913 au sein d'une famille catholique de hauts fonctionnaires et hommes politiques belges, Paul Nothomb aura, très jeune, un *problème de coexistence* avec Dieu (Nothomb, 1990: 205). Très tôt, il rejettera la religion de son enfance, faute d'avoir reçu de ses théologiens la réponse à l'énigme qui, dès ses treize ans, le tourmente: comment moi, *frêle créature*, puis-je concilier la prescience divine infaillible et la liberté de l'homme programmé comme une machine par son Créateur? Cette liberté revendiquée *contre Dieu* (Nothomb, 1996: 14), le jeune homme y renoncera pourtant vite en entrant à l'École royale militaire —afin de se soustraire à la tutelle financière paternelle— et en s'inscrivant à vingt ans au parti communiste *non par optimisme (un peu benêt), mais par protestation. Par souci de justice, par rejet des valeurs bourgeoises* (ib.: 44).

Au lendemain de la rébellion franquiste, de nombreux antifascistes belges partent en Espagne. Conscient que la formation reçue à l'E.R.M. fait de lui un des spécialistes recherchés par les gouvernementaux, Nothomb se porte volontaire. Le 7 septembre, avec l'accord du Parti, il débarque à Barajas. Fin du mois a lieu un des événements clés de son existence: *la rencontre inattendue* avec son chef d'escadrille (ib.: 72). Entre Malraux et son *commissaire politique* naissent une longue amitié et une intense complicité. Au contact de celui qui lui dessille les yeux sur les procès de

Moscou et la stratégie du Komintern en Espagne, la foi du jeune stalinien sera fortement ébranlée.

Début décembre, l'escadrille est basée à La Señera, près de Valence. De leur aérodrome, les aviateurs partent bombarder Teruel... jusqu'au 27 décembre, un jour noir pour les hommes de Malraux: au décollage, le Potez dans lequel l'écrivain a pris place capote; un autre zinc s'écrase dans la sierra. Début février, sur le front de Malaga, l'escadrille *Malraux* effectue sa dernière mission; elle sera dissoute quelques jours plus tard: les dégâts matériels et les pertes humaines l'ont mise hors de combat. Chef de l'expédition, Nothomb y est grièvement blessé.

Dès son retour au pays, victime des mesures discriminatoires prises par les autorités belges contre les volontaires engagés dans les rangs républicains, Nothomb poursuit la lutte: il participe aux campagnes antifascistes et collabore au quotidien communiste *La Voix du Peuple*: dans son reportage *Six mois dans l'aviation républicaine* comme dans les articles qu'il signe tout au long de la guerre d'Espagne, il défendra la politique d'unité prônée par les communistes et dénoncera la politique réactionnaire du gouvernement d'Union Nationale, la faiblesse et l'hypocrisie des démocraties européennes. Le 25 juin 39, le fils rebelle adresse une *Lettre ouverte au sénateur baron Pierre Nothomb*, un des paladins du soulèvement.

En 1952, sous le pseudonyme de Julien Segnaire, Paul Nothomb publie *La Rançon*; le contenu de ce récit et son titre aussi intrigant que les deux précédents —*Le Délire logique* (1948) et *N'y être pour rien* (1949)— sont de nature à surprendre ceux qui connaissent l'engagement de l'auteur pour la cause républicaine: dans ce roman de suspense et de fiction psychologique, Segnaire se centre sur les activités de l'escadrille pour y analyser la lutte d'un homme outragé en quête d'une dignité perdue. Ainsi donc, quinze ans après les faits, l'expérience inoubliable vécue auprès de Malraux lui inspire une oeuvre obscure et énigmatique dans laquelle lui, l'Attignies de *L'Espoir*, l'étoile montante du P.C.B., se dédouble étrangement: Grandel, son double officiel dans l'escadrille de Réaux-Malraux, ne gagne l'estime de son commandant qu'en renonçant à son fanatisme; Atrier, le double meurtri, trahi par les hommes qu'il avait choisi de servir —les métis vénézuéliens—, injustement vilipendé par les communistes et habité d'étranges obsessions, cherche une réhabilitation difficile et une intégrité nouvelle. Certes, l'adoption d'un patronyme hispanique sera une première mesure d'intégration: elle lui permet de gommer dans la mémoire des autres un passé chargé de suspicion; toutefois, ce n'est qu'après avoir payé une lourde rançon, au moment où Réaux *ressuscité* (Segnaire, 1952: 185) peut enfin s'acquitter de la tâche rédemptrice qui lui fut assignée par le romancier et lui tend une main amie, que le pilote belge sent renaître en lui un homme capable d'assumer son moi et son histoire. *Captif sans possibilité d'évasion* (ib.: 138), porteur des cicatrices avilissantes du viol physique et des stigmates morales laissées par la mort de nombreux innocents, Atrier reprend pied et gagne la confiance *absolue* de Réaux.

Indiscutablement, la trajectoire glorieuse de Nothomb s'est brisée dans l'entretemps et la rédaction de ce récit cathartique, publié sous le pseudonyme espagnol (La Señera), doit lui permettre de se libérer de fantasmes oppressants. L'exploration

de sa vie pendant et après la Deuxième Guerre mondiale, la lecture du *Délire logique*, de son *Autobiographie d'une découverte* et de *Non lieu* aident à les dénombrer.

Durant la *drôle de guerre*, après la signature du pacte germano-soviétique, les autorités belges harcèlent les communistes *considérés par pas mal de gens de bonne foi comme des quasi-hitlériens* (Nothomb, s.d.: 7). Le 12 avril 40, Nothomb est interné à la prison de Forest avant d'être envoyé au camp pyrénéen de Saint-Cyprien construit pour *accueillir* les réfugiés espagnols. Dès la mi-juillet, il s'en échappe et regagne Bruxelles à bord de la luxueuse automobile de son père, haut-commissaire belge aux réfugiés à Agen.

Chef d'état-major des Partisans Armés, un groupe de sabotage communiste, avant d'assurer le commandement de l'appareil militaire du Parti en 1942, Nothomb, trahi, est arrêté en mai 43 par la Geheime Feldpolizei. Soumis à la traditionnelle séance de matraquage, il comprend aussitôt que, face aux tortionnaires nazis, toute idéologie est *nulle* et sans valeur:

Durant ma vraie *saison en enfer* aux mains de la police allemande [...], j'ai effectivement découvert la valeur de la liberté qui m'était arrachée, parce qu'il ne s'agissait pas cette fois de ma liberté de mouvement mais de ma liberté intérieure, de ma liberté d'esprit, de discernement, de sentiment, de la possibilité même, me semblait-il, que le mot eût encore un jour pour moi le moindre contenu. C'était la négation radicale de tout discours, de toute pensée autonome. Pire que l'esclavage. La mort. MA mort. (Nothomb, 1996: 59).

Moment de vérité, s'il en fût. [...] cette mort vécue. Elle n'est pas seulement l'angoisse naturelle ressentie par l'être à la perspective du néant, même s'il n'y croit pas. Elle est la conscience de la perte définitive de la liberté. Tous les mots comptent dans cette définition nullement abstraite, je vous l'assure. La conscience, jamais plus vive. La perte, jamais plus cruelle. Définitive, jamais plus irrémédiable. La liberté, jamais plus atrocement regrettée (ib.: 65).

Dans son cachot de la prison de Saint-Gilles, conscient qu'il lui sera impossible de résister davantage à la torture, le détenu analyse la comédie qu'il s'est jouée jusque-là; il passe en revue SA mort et ce qui l'y a conduit:

Ce gâchis irrémédiable, cette imposture! J'étais furieux contre moi-même, contre ma bêtise. Cette blague du *bolchevik de fer* et toute cette mythologie du héros qui m'avait empêché de me procurer du cyanure, seul moyen efficace de résister. Mais si j'en avais eu sur moi, en aurais-je pris? Tout de suite? Le refrain des sans-culotte me hantait: *La liberté ou la mort!* Quel mensonge! Quel contresens! Comme si on pouvait choisir! Comme si la mort était une alternative à la liberté et non son contraire absolu, sa négation totale! [...] Autant qu'on peut l'être j'étais mort, puisque j'en avais pleine conscience. Pleine conscience de ma mort imminente et inéluctable, puisque j'allais parler dès demain, dès l'aube. [...] Seul un mensonge énorme, mais ayant l'apparence de la vérité, un mensonge vraisemblable, un mensonge auquel j'aurais l'air de croire, et même de quelque manière auquel je croirais, auquel je me persuaderaï de croire, pouvait, me semble-t-il, retarder l'échéance. (ib.: 72-74).

Seul au fond de son *trou*, Nothomb élabore donc une stratégie destinée à gagner du temps, une tactique qu'il dépeindra en détail dans *Le Délire logique*: feindre une conversion idéologique à la doctrine nationale-socialiste. Mais les compromis auxquels il devra consentir se transformeront inévitablement en *une espèce de collaboration sur la base du fait que je préférerais... collaborer comme un collaborateur politique que comme un collaborateur contraint par la [torture]. C'était une question d'orgueil* (Gotovitch, 1986: 17).

Au cours de cette période de contrainte absolue, soucieux de rendre plausible la comédie de ralliement qu'il joue mais incapable de feindre complètement, plongé dans une *curieuse schizophrénie* (Nothomb, 1996: 79), il ne cesse de se proclamer libre et de faire croire aux autres —et à lui-même— qu'il l'est.

J'avais toujours le même problème de coexistence. Avec Dieu ou, à son défaut, avec... ma liberté. Ma liberté c'était Dieu en moi, celui qui m'avait fait rejeter la caricature qu'on m'en avait présenté dans mon enfance, l'idole du Pancrator déguisé sous le *Bon Dieu* des *bons pères*. Peu importait son nom, il n'en avait pas. [...] S'il existait en dehors de moi, il ne pouvait être que le Dieu de la liberté. Je veux dire de ma liberté, pas d'une chose abstraite, pas d'une liberté de choix théorique, mais la présence en moi de l'infini qui débordait mon petit *moi* de toutes parts, du moins je le supposais. Mon *petit moi* avait capitulé devant la force, mais qu'est-ce qui m'avait poussé à le nier, dans mon for intérieur, contre l'évidence? À me persuader que j'étais libre subjectivement alors qu'objectivement, cela crevait les yeux, je ne l'étais pas? Que j'étais libre malgré tout? Sinon que je l'étais en effet de nature, en principe, potentiellement, et que je le restais paradoxalement dans le pire esclavage?

Cela je mis des années à le comprendre. Il est plus facile dans la condition humaine de croire au péché originel qu'à la liberté originelle. L'orgueil, la lâcheté, voire le crime ne sont que des épiphénomènes. Des négations mais aussi des conséquences aberrantes de la liberté primordiale. De cette liberté qui vient d'où? (Nothomb, 1990: 208-209).

La G.F.P. ignorant la qualité de sa proie, cette *conversion* ne causera pas de dommages immédiats dans le réseau communiste. Car Nothomb réussit incroyablement à retarder de six semaines l'heure de la confession, un laps de temps suffisant au Parti pour modifier le dispositif et à ses camarades pour se planquer. Fin juin, la Sicherheitspolizei, au courant, elle, du rôle insigne de Nothomb dans l'appareil communiste, découvre sa présence à la prison de Courtrai et le fait expédier au camp de Breendonck; mais à ce moment-là, le résistant est persuadé que les révélations qu'il fera resteront sans effet; c'est du moins ce qu'il dira plus tard. Négligence? Dès le 2 juillet, de nombreux dirigeants du P.C. tombent dans les filets tendus par la Gestapo. Les Allemands invitent alors Nothomb à participer aux interrogatoires, à engager ses anciens compagnons à parler: résister à la torture, leur dit-il, est un leurre et, de toute façon, la Gestapo connaît déjà l'essentiel. Ces *conseils* prodigués par celui que le Parti a célébré tant et plus depuis son retour d'Espagne, perturbent plusieurs militants; pour Nothomb, ils n'étaient qu'*un langage codé, jamais une incitation à trahir* (Gotovitch, 1986: 25). Ce n'est que lorsqu'il sera confronté à sa femme que Nothomb comprendra l'engrenage délirant dans lequel il s'est engagé.

En janvier 44, en compagnie de deux camarades, Nothomb se fait la belle. Pour les communistes, l'évasion du trio que le Parti vient d'expulser pour trahison sent cependant la combine. En juin, Nothomb, dont le refuge bruxellois a été repéré, échappe de justesse à une tentative d'exécution.

Dès leur retour en Belgique, les victimes de la razzia de juillet 43 dénoncent ceux qu'elles estiment coupables de leur calvaire; les plaintes visent uniquement le trio Prévot-Develer-Nothomb. Le procès qui s'ouvre en avril 46 est confus et divise les communistes: se peut-il qu'un militant aux antécédents aussi irréprochables se soit vraiment laissé séduire par la doctrine ennemie? Quoi qu'il en soit, Nothomb, qui écope de deux ans de prison, a la nette sensation d'avoir servi de bouc émissaire. A l'époque, personne ne parle en effet du *compromis des quatre*:

Tandis que je me débattais en amateur à la Gestapo, des professionnels du Parti, membres du bureau politique, arrêtés de leur côté, concluaient collectivement une sorte d'accord de neutralisation de leurs activités avec les sbires mêmes qui me manœuvraient. [...] Après guerre, après qu'ils se retrouvèrent sains et saufs, leur affaire fut étouffée et l'indignation réservée à la mienne (Nothomb, 1996: 79-80).

De toute évidence, la tragédie d'Hubert, le double autobiographique dans *Le Délire logique*, recoupe et éclaire celle d'Atrier. N'ont-ils pas été tous deux ignominieusement maltraités et reniés par ces frères marginaux —respectivement les communistes belges et les métis vénézuéliens— dont ils avaient décidé de défendre la cause? Héros magnifiés pour leur courage et leur loyauté, ils sont passés soudain à n'être plus que de vils traîtres à éliminer. Dans une tentative de *rachat* condamnée à échouer, Hubert se fait descendre par une patrouille allemande. De son côté, Atrier, après avoir échappé aux métis prêts à le lyncher, débarque par hasard en Espagne; malgré son rôle capital lors du raid contre une colonne franquiste, il est accusé de fascisme par un Parti incapable de saisir le mal dont il souffre. Par bonheur, le commandant de son escadrille s'appelle Réaux. Assurément, la métaphore du viol physique indique la violence du traumatisme subi par Nothomb, et le dédoublement opéré dans *La Raçon* fait sens: tandis que Grandel reprend à son compte l'étape magnifique de son engagement aux côtés des communistes, celle que Nothomb assume et revendique, Atrier en incarne la phase douloureuse, celle qu'il tente de surmonter.

Comme Atrier dut fuir le Venezuela en quête d'une contrée où repartir de zéro, dès sa libération, Nothomb s'expatrie à Paris où il retrouve le *coronel*; les avatars de la vie n'ont point souillé leur camaraderie. A la lecture du *Délire logique*, celui-ci réagira avec autant de bienveillance que Réaux à l'écoute d'Atrier. Maintes fois Nothomb soulignera le rôle joué par son ex-commandant à ce tournant de son existence:

Il m'a soutenu dans des moments très difficiles, alors que pratiquement tout le monde nous crachait dessus, ma femme et moi. Malraux comprenait ce qu'il m'était parfois impossible de lui exprimer (Delaunois, 1994-95: 12).

La mission rédemptrice que Réaux joue envers Atrier, alias le *major Alonso*, ne coïncide-t-elle pas avec celle que Malraux remplit à l'égard de Paul Nothomb, alias Julien Segnaire? En lui tendant une main amie dans un moment aussi critique et en lui ouvrant les portes des éditions Gallimard où il pourra publier sous un pseudonyme espagnol ses romans autobiographiques, *des essais d'auto-analyse à une certaine distance à [s]on propre usage* (Nothomb, 1990: 218), et acquérir ainsi, outre une identité nouvelle, un nouveau statut, celui d'écrivain, Malraux invite Nothomb à reprendre sa place parmi les hommes. De surcroît, que cet homme en quête d'une nouvelle raison de vivre, publie son cycle romanesque sous un patronyme inspiré d'une époque de fraternité et de solidarité, est tout aussi significatif que le choix qu'il fait du cadre de ce récit: le théâtre de ses prouesses antifascistes et le lieu de rencontre avec cet être d'exception qu'est Malraux. Dans *La Raçon*, c'est donc un double hommage que Nothomb rend à celui avec lequel il se sent assurément *en dette*: pour l'aventure partagée en Espagne comme pour le réconfort vital qu'il lui offrit une dizaine d'années plus tard.

En introduisant Nothomb chez Gallimard, Malraux le lance aussi sur une nouvelle voie de recherche et d'analyse, celle qui lui permettra de résoudre enfin cette question de *l'incompatibilité flagrante entre la prédestination et la liberté* (ib.: 219). Grâce à Kierkegaard dont il découvre le *Journal* édité par Gallimard, Nothomb adhère au protestantisme dans les années soixante et s'inscrit à un cours d'hébreu biblique. Sa passion pour la langue d'Israël l'amènera en 1979 à passer son doctorat en Etudes hébraïques et juives en présentant une thèse sur la sémantique de la Bible. Mais ce qui lui manque encore, c'est *un nouveau regard. Autre que celui de la tradition* (ib.: 227), celui que lui fournira Chouraqui dont les postulats, défiant le sens commun, sur l'immortalité sont développés dans *Qui est Goy?* et *Le scandale juif: Non pas l'immortalité nostalgique, poétique, métaphorique ou métaphysique, mais actuelle. Non pas l'immortalité de l'âme ou de l'esprit, mais de l'homme. De l'homme en soi. Non pas comme aspiration seulement, mais comme composante de notre nature. Comme réalité existentielle* (ib.: 228).

En comparant l'hébreu et le français censé lui correspondre, Nothomb saisit que certains mots distincts dans l'original sont confondus ou escamotés en traduction, et ce déjà en grec dans la Septante. La nouvelle lecture optimiste qu'il propose des récits de la Création, consacrés aux questions qui nous hantent: *Qui sommes-nous?*, *D'où venons-nous?*, *Où allons-nous?*, l'amène ainsi à rejeter le scénario effrayant du Dieu prêché par les religions —et singulièrement par la doctrine catholique du *péché originel* et la version traditionnelle du récit du jardin de l'Eden dont elle s'inspire. Car ce que révèle sa lecture¹, c'est un Créateur totalement différent de ce Dieu arbitraire, tyrannique, éternel bourreau des hommes:

¹ Pour illustrer succinctement la démonstration développée par Nothomb dans *Non lieu*, signalons que, selon lui, la réunion des deux clés des récits bibliques des origines: 1.- le renversement de sens du mot équivoque de *poussière* (ou plutôt de son équivalent en hébreu) qui peut signifier aussi bien *poussière stagnante* que *poussière volante* et allégoriquement, plutôt que *néant*, *mort*, et *tombeau*, symboliser de façon concrète, matérielle, les notions de *légèreté*, *liberté* et *immortalité*; 2.- La *adama* (unique

C'est le Dieu de la liberté. Et qui ayant créé l'homme à *son image* lui a imprimé à jamais ce caractère indélébile qui constitue son unique *programme* (pour parler comme les biologistes). Le voulut-il -et il ne cesse hélas de le vouloir- l'homme ne peut s'en débarrasser vraiment. S'il y réussit c'est en apparence. Au départ il est infiniment libre d'être lui-même, mais aussi de se leurrer, de se mentir, de se nier. [...] Oui, d'après cette nouvelle lecture de la *Bible des origines*, le Dieu sans nom respecte intégralement, quoiqu'il lui en coûte peut-être, la liberté de sa créature consciente. Ainsi disparaît le conflit entre la prédestination de l'homme et le sentiment invincible qu'il a, malgré tout, de sa liberté. Sa prédestination, c'est sa liberté (ib.: 231-232).

Cette découverte de la liberté originelle et primordiale de l'homme lui permettra aussi d'élucider le mystère de son attitude face aux brutes nazies et de comprendre l'optimisme naturel de l'homme qui, en son for intérieur, repousse la mort et garde l'espérance qu'il s'en sortira malgré la panique et le pessimisme qui l'envahissent immanquablement lorsqu'il songe à ce qui l'attend. Cet optimisme jugé insensé au regard des critères *objectifs* de la science et du bon sens, loin de signifier une absence de lucidité, exprime la présence muette en chacun de nous du *sentiment invincible de notre liberté comme disait Malraux, et aussi [de] la certitude de notre immortalité* (Nothomb, 1996: 116). Ainsi, celui qui depuis toujours refuse de croire que l'aventure humaine ne signifie rien, que notre séjour ici-bas ne serait dû qu'au hasard aveugle et à la nécessité imbécile, confie sa volonté de léguer à ses proches et à ses frères humains un trésor de grande valeur: *le pourquoi et le comment de l'énigme de notre présence sur la terre. Un pourquoi et un comment enfin satisfaisants, pas répugnants, pas ridicules. Ni utopiques dans leurs postulats que nous pouvons penser, sinon imaginer, à partir des nôtres* (ib.: 185-186). Cette révélation capitale, Nothomb se propose de l'illustrer par son propre vécu intime et personnel, mais en aucun cas pour tenter de se justifier rétrospectivement —*devant qui?* (ib.: 77)— ou de bénéficier d'un éventuel... non-lieu.

dérivé en hébreu du mot-racine *adam*, homme) —ce *non lieu* où l'Homme de l'Éden (le *lieu*) s'est lancé, *l'expression directe et logique de la condition humaine et du drame existentiel de chacun, son bourreau et sa propre victime* (p. 162) dans le sens de *sol* et symbolisant la pesanteur — livre le plan —perdu par des siècles de *traduction* religieuse— de la prison, reconstitue la genèse de sa construction et nous raconte comment l' *adam*, notre ancêtre, auteur de la *adama*, s'y est laissé volontairement enfermer et nous après lui. Cet *adam* déchu à qui, juste après sa chute, Dieu s'adresse pour constater à la deuxième personne *La adama est maudite à cause de toi* mais qui ajoute un peu plus tard, à quelques lignes de distance, la bonne nouvelle: Tu es poussière et tu y retourneras. Ce que [Nothomb] explicite ainsi: *Quelle que soit la multitude de tes descendants* (dont il sera question un jour dans l'expression *poussière de Jacob*), *ils retrouveront ensemble* (poussière comme nuage) *et séparément pour chacun d'eux* (poussière comme particule) *la liberté sans limite de ta nature originelle, Une et multiple, immortelle et aérienne puisque créée par le vent (Dieu) à sa ressemblance* (p. 40).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- DELAUNOIS, A. (1994-95): «Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden» (entretien de Paul Nothomb avec Alain Delaunois), *Le Carnet et Les Instants*, n.° 85, du 15 novembre 1994 au 15 janvier 1995. Communauté française de Belgique: Direction Générale de la Culture et de la Communication, Promotion des Lettres, pp. 10-12.
- GOTOVITCH, J. (1986): *Interview de M. Paul Nothomb et de Mme Margot Develer par M. José Gotovitch*, 2^e partie (10 février 1986), document dactylographié (inédit).
- NOTHOMB, P. (s.d.): *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, document dactylographié (inédit).
- (1990): «Autobiographie d'une découverte», Postface à *Les tuniques d'aveugle*. Paris: Éditions La Différence / La Longue Vue, Collection Vers la seconde alliance, pp. 205-232.
- (1996): *Non lieu*. Paris: Phébus.
- SEGNAIRE, J. (1948): *Le Délire logique*. Paris: Gallimard.
- (1952): *La Raçon*. Paris: Gallimard.